

NORD-OUEST PRÉSENTE

Vincent
LACOSTE

Isaure
MULTRIER

Stacy
MARTIN

AMANDA

UN FILM DE
Mikhaël HERS



NORD-OUEST PRÉSENTE

AVEC
Vincent
LACOSTE

Isaure
MULTRIER

Stacy
MARTIN

AMANDA

UN FILM DE
Mikhaël HERS



MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2018
Orizzonti
Compétition

Durée du film : 1h47

AU CINÉMA LE 21 NOVEMBRE 2018

RELATIONS PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI et TONY ARNOUX
assistés de Gustave Shaïmi et Pablo Garcia-Fons
6 place de la Madeleine, 75008 Paris
01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr // tonyarnoux@orange.fr

DISTRIBUTION

PYRAMIDE
32 rue de l'Échiquier, 75010 Paris
01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com



SYNOPSIS

Paris, de nos jours.

David, 24 ans, vit au présent. Il jongle entre différents petits boulots et recule, pour un temps encore, l'heure des choix plus engageants.

Le cours tranquille des choses vole en éclats quand sa sœur aînée meurt brutalement. Il se retrouve alors en charge de sa nièce de 7 ans, Amanda.

ENTRETIEN AVEC MIKHAËL HERS

Le thème du deuil, déjà présent dans Ce sentiment de l'été, est abordé de manière plus concrète dans Amanda, avec cette nièce que David doit prendre en charge après le décès de sa mère.

Dans mes précédents films, l'inspiration venait plutôt par un biais rétrospectif et mélancolique, qui me permettait de réinvestir une époque ou des lieux. Pour *Amanda*, le point de départ était l'envie de parler du Paris d'aujourd'hui et de capturer quelque chose de la fragilité, de la fébrilité et de la violence de l'époque. *Amanda* est donc effectivement plus inscrit dans le présent et le quotidien que mes précédents films.

Le film s'ouvre sur cette petite fille seule devant l'école car son oncle est en retard. Ce moment d'absence préfigure une absence à venir plus fondamentale.

Cela permettait aussi de mettre en place la relation entre Amanda et David. Celui-ci n'est pas capable d'arriver à l'heure à l'école mais il va très vite se retrouver entièrement en charge de cette petite fille, c'est le début d'un long chemin...

David est un grand enfant un peu démuné face à cette petite fille qui serait parfois plus en mesure de l'aider que l'inverse. Ce duo me touchait aussi parce que c'était une façon de parler de la paternité. Une paternité accidentelle, par héritage.

Sans perdre la mélancolie de vos précédents films, vous accueillez ici une tonalité plus mélodramatique.

Le film est plus frontal dans l'émotion, il y a ce prisme de la tragédie à la fois intime et collective. Je voulais faire un film avec de la retenue tout en me mettant en danger et en tentant de le rendre le plus partageable possible, d'où cette tonalité qui lorgne aussi parfois vers le mélo.

J'étais également guidé par mes personnages, dont je ne pouvais pas ellipser certains des moments dramatiques qu'ils vivent, notamment celui où David annonce à Amanda la mort de sa mère. Il me semblait que cela aurait été de la fausse élégance, une pudeur un peu vaine pour le coup. *Amanda*, c'est l'histoire de deux personnes qui vont s'accompagner autour de cette béance qui déchire le récit, qui est la disparition de Sandrine. Il était impossible qu'on ne le voie pas le lui annoncer.

J'ai aussi été beaucoup encouragé par la générosité et la confiance de mes acteurs. A aucun moment je ne me suis senti gêné quand Vincent Lacoste ou Isaure Multrier pleuraient. Ils avaient une manière juste de le faire.

Aussi parce que vous savez intégrer ces émotions au tissu du quotidien...

J'aime inscrire mes films le plus possible dans les méandres de la vie et les faire s'échapper de leur « sujet ». J'essaye toujours de rester au plus près du quotidien et de ce que je peux ressentir, d'avoir confiance dans la situation, de me demander très sincèrement, avec toute ma subjectivité, comment elle se passerait dans la vie. J'avais envie de filmer des personnes traversées par des émotions, pas coincées dans la coquille de gens qui traversent un deuil, avec la convention des sentiments qui irait avec. Lors d'un deuil, j'ai le sentiment que l'on passe par plein d'états différents et je voulais traduire cette complexité, ces allers et retours entre petites et grandes tristesses, avec à l'intérieur des petites ou des grandes joies.

A cet égard, la scène à la gare est emblématique. David s'écroule mais la scène suivante, on le voit assurer son travail.

A ce moment-là, David est une âme triste et dévastée au milieu de cette gare qui grouille. Cette scène ne figurait pas au scénario, c'est l'une des rares que l'on ait improvisée. J'avais envie de saisir cette détresse par laquelle David se laisse tout d'un coup envahir dans cette foule qui continue à avancer, à prendre des trains...

Truffaut dit que le cinéma, les films, c'est la vie sans les embouteillages. J'aime Truffaut mais ma première réaction est de me dire : au contraire, le cinéma doit prendre en charge les embouteillages, trouver une manière de les partager, les rendre beaux, émouvants peut-être... J'ai le sentiment d'approcher mieux la vérité des choses en passant par des moments en creux et des digressions qu'à travers l'œil du cyclone.

Etre plus frontal dans les événements et les émotions a-t-il modifié votre rapport à la mise en scène ?

Je pense qu'on est du coup un peu plus proche des personnages, notamment à travers le découpage. Il y a davantage de plans rapprochés sur les visages et peut-être moins de travellings sur les lieux. Formellement, je voulais que le film soit le plus pur et le plus simple possible.



Vous filmez un Paris très lumineux mais jamais touristique...

C'était très important pour moi. Je voulais éviter tout quartier trop connoté par une classe sociale, je voulais filmer un Paris qui brasse, un Paris le plus ordinaire et quotidien possible, auquel tout le monde puisse s'identifier.

C'est fantastique d'inscrire des personnages de fiction dans le tissu du réel, d'immerger cette petite bulle de fiction dans un environnement qui continue à vivre normalement, au rythme du présent. J'aurais voulu le faire encore plus mais malheureusement, c'est de plus en plus dur de filmer à Paris, de se fondre dans la foule.

Après les attentats, il y a néanmoins quelques plans d'un Paris plus « carte postale », avec la Seine, ses bateaux mouches et ses touristes, comme si rien ne s'était passé...

C'est l'idée que quand tu vis quelque chose d'absolument tragique, le monde continue à tourner, la vie à défiler autour de toi. Cette confrontation de David et Amanda avec ces touristes qui les saluent d'un geste de la main en passant en dessous du pont est à la fois très violente et belle. C'est la vie, avec ses étrangetés, ses incongruités. Et le plan suivant, on se retrouve dans un Paris vide, comme on a pu le vivre le lendemain du 13 novembre.

Le désir de saisir quelque chose de la violence de notre époque est-il né des attentats de 2015 ?

Il est en partie venu des attentats, parce que ceux-ci étaient le point paroxystique de la violence d'aujourd'hui. Et par extension les attentats appartiennent désormais à un tableau d'ensemble plus vaste d'une époque où l'on est rudoyé par la perte de repères et la prise de conscience de notre fragilité.

J'avais plusieurs choses en tête... Témoigner du Paris d'aujourd'hui, la figure d'un grand enfant et d'un petit enfant qui s'accompagnent, les attentats du 13 novembre... Un film est constitué de plein d'éléments qui s'agrègent un peu mystérieusement, jusqu'à dessiner

une architecture, un récit qui vous devient nécessaire, que vous ne pouvez contourner.

Pourquoi avez-vous fait le choix d'inventer un attentat dans le bois de Vincennes ?

J'aurais trouvé indécent d'inventer une victime fictive pour un événement terriblement réel qui a fauché tant de vies et qui appartient désormais à l'imaginaire collectif... C'est malheureusement plausible que cet attentat survienne lors de ce pique-nique dans un bois mais en même temps ce bois est moins identifiable que certaines grandes artères parisiennes ou que le Louvre par exemple.



Pourquoi avoir choisi de mettre des images sur l'attentat ?

Je pense que le film ne pouvait pas en faire l'économie, cela aurait été une fausse pudeur. Amanda n'est pas un film sur les attentats ni sur le terrorisme islamiste mais il me semblait impossible qu'ils ne soient pas filmés ni nommés frontalement (lors de la scène du café avec Raja). Il fallait juste trouver la manière et le moment. Lors du 13 novembre, on a été saturés d'images, toujours les mêmes, qui revenaient

en boucle. Des images médiatiques qui créaient du vide plutôt qu'un imaginaire qui nous aide à penser l'événement. A mon humble mesure, il fallait que le film prenne en charge ces images manquantes.

Paradoxalement, il se dégage aussi une forte impression d'irréalité de cette séquence.

Oui, sans doute du fait de cette lumière particulière de fin de journée et parce que l'on voit tout à travers le regard de David, qui glisse dans le calme du bois après avoir traversé des rues de Paris bondées... Ce moment est un sas qui nous amène aux attentats, comme si le monde savait déjà ce qui est arrivé, mais pas lui.

même de manière un peu diffuse, lorsque vous vous trouvez à une terrasse ou dans un lieu bondé... Alors certes, on peut toujours et depuis longtemps mourir dans un accident de voiture, mais ce qui a malheureusement réinvesti notre quotidien et sa perception, c'est le risque d'être fauché par une balle, que ce soit à Paris, en France ou ailleurs... Ce choix de récit inscrit le film dans ce quotidien. Je n'avais pas envie de faire un film sociétal sur les attentats mais j'avais besoin de filmer cette menace dans un film qui se veut un peu le témoin de son présent.

Votre mise en scène du quotidien est très précise mais sans pour autant passer par une approche réaliste ou documentaire...

C'est ce que je cherche à faire : saisir des choses très triviales, très quotidiennes tout en leur donnant une forme de beauté, de lyrisme, de poésie. Par exemple, chez sa sœur, David ne dort pas dans sa chambre mais déplie le canapé du salon... Même s'il habite chez elle, il est inconcevable pour David d'occuper son lit, d'autant plus vis-à-vis de sa fille. Il est en transit et le montrer déplier un canapé-lit était important pour moi. Ce genre d'effets de réel peut parler à tout le monde. Comme aussi la brosse à dents de Sandrine qu'il jette puis va rechercher dans la poubelle.

Pourquoi avez-vous choisi Vincent Lacoste pour interpréter David ?

Dans la première version du scénario, le personnage était plus vieux mais en discutant avec Pierre Guyard, mon producteur, on s'est dit que la vérité du personnage résidait dans cet âge précis, très jeune adulte, où l'on vient tout juste de dépasser la vingtaine... Et dans cette tranche d'âge, Vincent Lacoste était l'évidence. Son visage, sa façon de parler, sa douceur, sa grâce, sa beauté un peu gauche, infiniment touchante... J'ai eu un plaisir immense à travailler avec lui. Il est époustoufflant et s'est immiscé dans le projet avec beaucoup de travail et une grande justesse.

Et Isaure Multrier qui joue Amanda ?

Isaure n'avait encore jamais joué. C'est la directrice de casting qui l'a remarquée dans la rue. J'avais ce fantasme d'une petite fille très juvénile et poupon, mais avec un petit côté adulte. De par ce qui lui arrive dans le film bien sûr, mais aussi parce que je trouve que les enfants qui grandissent avec un seul de leurs parents ont une forme de maturité. Je me racontais donc qu'Amanda avait une élocution et une capacité de formulation de sa pensée peut-être un peu plus développées qu'une autre petite fille de sept ans.

C'est la première fois qu'un enfant a un rôle aussi central dans vos films. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

Comme on n'a pas le droit de le faire tourner plus de trois ou quatre heures par jour, un enfant induit quelque chose de très particulier dans la dynamique d'un tournage. Mais ensuite, c'est pareil qu'avec un adulte. Et c'était important pour moi que ce le soit. Je ne voulais absolument pas obtenir des choses d'Isaure en la manipulant, je voulais que ses rires, ses pleurs soient le fruit d'un travail, d'un chemin, pas d'une pression psychologique agressive avant la scène. Isaure avait lu le scénario, elle savait parfaitement de quoi il en retournait. Elle a pris ce film avec beaucoup de sérieux. Elle était extrêmement consciencieuse et cette concentration qu'elle avait, cette confiance étaient infiniment émouvantes.

Dans le dernier plan sur elle à Wimbledon, on a l'impression de lire sur son visage la trajectoire que vient de faire son personnage.

On n'a pas filmé dans la continuité mais pour le coup, ce plan est bien la dernière chose qu'on ait tournée. Et oui, il est incroyable, avec ce mélange de détresse et de lumière, d'enfance et de maturité, d'espoir retrouvé en même temps que d'une béance inconsolable. On est pris dans le flot des émotions d'Amanda, on absorbe ses rires et ses pleurs.

Et le choix des actrices ?

Pour choisir Stacy Martin, qui joue Léna, j'ai dû faire un petit chemin pour sortir d'une forme de « zone de confort » car elle avait un phrasé et une façon de jouer qui me sont, au premier abord, moins familiers. Mais j'avais envie de me confronter à une autre musicalité, une autre manière de prendre en charge le dialogue. Stacy a une voix et une façon de parler très singulière, j'aime beaucoup ce que ça apporte au film...

Pour Ophélie Kolb, qui joue Sandrine, c'était plus naturel. Je me sens plus proche de sa musique, de sa manière de jouer. Très vite, j'ai eu l'impression qu'on parlait la même langue. Elle amène une grande force de vie dont le film avait impérativement besoin.

En ce qui concerne le personnage de la tante, il était un peu plus fantasque au scénario, un peu trop sans doute... Grâce à Marianne Basler, cette femme un peu excentrique est devenue plus simple et plus humaine.

Quant au rôle d'Alison, la mère de David et Sandrine, on cherchait une actrice anglophone qui parle aussi français. Comme Marianne, Greta Scacchi a quelque chose de très réel et touchant qui échappe au cliché de la mère exubérante et instable malgré ce choix qui l'a éloignée de ses enfants. Et c'est une figure du cinéma des années 90 qui a bercé ma jeunesse...

Le film se termine sur le parc londonien où David avait retrouvé sa mère mais il pourrait s'agir d'un autre parc, ailleurs...

Oui, car la lumière est beaucoup plus éclatante que lors de leurs retrouvailles. Et puis Amanda, David et sa mère ne sont pas dans le plan. Je trouvais important, après cette image de carnage qui fracture et imprime le film à son début, de terminer sur ces fragments de vies ordinaires et ces scénettes lumineuses dans un parc.



ENTRETIEN AVEC VINCENT LACOSTE

Quelle a été votre réaction à la lecture du scénario d'Amanda ?

C'est assez rare de lire des scénarios aussi justes. Mikhaël aborde avec beaucoup de finesse la déchirure de perdre quelqu'un et en même temps de continuer à vivre, avec son souvenir. Tout se joue sur des détails, des petites scènes comme celle où Amanda ne veut pas que David jette la brosse à dents de sa mère. Mikhaël arrive à décrire parfaitement les sentiments de chacun de ses personnages, aussi bien ceux de David que ceux de sa nièce... Il ne traite pas Amanda uniquement comme une petite fille, il exprime vraiment ses sentiments en tant que personne. On a l'impression qu'il a tout vécu, qu'il peut se mettre à la place de tout le monde, qu'il connaît parfaitement le sentiment humain. Après avoir lu ce scénario magnifique, j'ai vu *Ce sentiment de l'été* et tous ses autres films, qui ont fini de me convaincre d'y aller.

La mélancolie qui se dégageait de son précédent film est ici lestée du poids du présent, avec cette petite fille dont David doit assurer le quotidien...

C'est aussi ça que j'ai aimé dans le scénario. Ce jeune homme doit affronter la tristesse de la disparition de sa sœur et en plus accepter quelque chose qui le dépasse totalement : s'occuper d'une petite fille, devenir presque un père. Tout d'un coup, David se retrouve face à des responsabilités écrasantes qu'il n'avait pas du tout prévues. Le film ne raconte pas seulement son deuil, il raconte comment toute sa vie est bouleversée.

Au début, le film est très joyeux, on ne sait pas très bien quelle direction il va prendre. Et brutalement, l'attentat change le cours de l'histoire. *Amanda* est aussi un film sur le monde dans lequel on vit aujourd'hui, où il est soudain possible de se faire tirer dessus dans la rue, dans un parc.



Vous dites souvent que James Stewart est votre acteur de référence et qu'à chaque nouveau rôle, vous choisissez un de ses films en particulier afin de vous inspirer. Pour Amanda, c'était lequel ?

C'est vrai que je pense souvent à James Stewart mais à vrai dire, pour *Amanda*, j'avais peu de références en tête et la sensation que pour être juste et pas trop stressé par les scènes d'émotion, il ne fallait pas que je prépare trop les choses. Tout était tellement limpide et fort dans le scénario que je n'avais rien à imaginer, simplement à jouer la situation, à essayer de vivre au maximum la scène dans l'instant présent. C'est une grande chance de pouvoir se laisser ainsi porter par un rôle, surtout quand on a en face de soi une enfant comme Isaure, qui ne fabrique rien.

Comment s'est passée la rencontre avec Isaure Multrier ?

On s'est un peu vus avant le tournage mais on a vraiment appris à se connaître au fur et à mesure du tournage. Au départ, comme mon personnage, je ne savais pas du tout comment me comporter avec elle. Je n'ai pas de nièces ou de jeunes enfants dans mon entourage, je me demandais comment lui parler, ce qu'elle pensait, à quel niveau elle comprenait qu'on était en train de jouer... Alors j'essayais juste d'être gentil et délicat avec elle, que ce soit très agréable pour elle de faire ce film et qu'elle prenne ce métier pour ce qu'il est.

Les enfants jouent de manière très instinctive, il faut savoir être à leur écoute. Moi de toute façon, je travaille toujours ainsi. Je n'ai jamais pris de cours et quand je joue, je ne fais que réagir à la personne qui est en face de moi.

Le duo que vous formez est à la fois poétique, touchant et drôle. Par moments, on se demande lequel des deux est le plus adulte...

Oui, le film raconte vraiment ce renvoi de balle à la fois touchant et marrant entre eux deux. Du haut de ses sept ans, Amanda est évidemment la

plus vulnérable et David doit prendre en charge les questionnements d'adulte. Mais pour les questionnements qui sont sans âge, c'est-à-dire la tristesse et le déboussolement d'avoir perdu un être cher, ils se retrouvent au même niveau et à certains moments, on a l'impression qu'Amanda est plus forte que David, qu'elle le tire vers le haut davantage que lui ne le fait. Mais au-delà de la tristesse, ce film est lumineux car il arrive à filmer l'entraide entre ces deux personnages qui veulent s'en sortir, ensemble.

Et interpréter un élagueur ?

Je n'avais pas un milliard de scènes d'élagage à jouer, ça ne nécessitait pas de faire un stage de trois mois à la mairie de Paris ! Mais je devais quand même monter à dix mètres de haut, harnaché, j'ai donc pris un cours, aussi pour vérifier que je n'avais pas le vertige. C'était marrant de jouer ce métier, notamment une scène pour laquelle je suis resté tout l'après-midi là-haut dans un arbre à couper des feuilles. Et au final qui a été coupée !

Comment s'est passé le tournage avec Mikhaël ?

Un tournage est toujours à l'image de son réalisateur. Mikhaël est extrêmement doux et discret, il dirige assez peu mais il crée une atmosphère pour qu'on se sente à l'aise et que l'on puisse avoir l'espace de proposer des choses. Quand j'étais un peu stressé, il était très à l'écoute, son calme et sa délicatesse me rassuraient beaucoup. Il m'a donné confiance simplement en me faisant ressentir... qu'il me faisait confiance ! Et j'en avais besoin car les scènes d'émotion me faisaient vraiment peur, je n'avais pas l'habitude de ça.

C'est effectivement la première fois que l'on vous voit dans un registre aussi émouvant.

C'était aussi pour ça que j'avais envie d'y aller : parce que je n'avais jamais fait ce genre de film et de rôle. Mais ça me faisait aussi très peur. Avant le tournage, je ne faisais que dire à Mikhaël : « Je ne te promets rien, je n'ai jamais



fait ça ! » Et lui, ça le faisait rire : « T'inquiète pas, ça va bien se passer. Et si un jour tu n'y arrives pas, on prendra le temps de parler, d'aller chercher la bonne émotion pour la scène. » C'est rassurant un réalisateur en face de vous qui vous fait comprendre qu'on a le temps et qu'il est à vos côtés, pas uniquement derrière sa caméra à vous regarder... Avec Mikhaël, je me suis vraiment senti accompagné.

Comment avez-vous vécu la scène où vous pleurez à la gare ?

La veille, Mikhaël m'a dit : « Dans la gare, tu vas te mettre à pleurer. » J'étais un peu nerveux, d'autant plus qu'on était en longues focales, c'est-à-dire que la caméra allait zoomer sur moi de loin. Je me suis donc retrouvé tout seul au milieu des gens qui ne voyaient pas qu'on tournait un film. C'était stressant mais chouette. Dans mon souvenir, je crois que c'est la seule scène que Mikhaël a ainsi improvisée. Je savais que ce rôle nécessiterait de ne pas avoir peur de me livrer, d'être un peu impudique même si, paradoxalement, le film est très pudique.

Au début du film, on sent la légèreté des balades en vélo. Dans la deuxième partie, l'enjeu est de se réapproprier les lieux après la tragédie...

Amanda est autant l'histoire des lieux des personnages que celle des personnages. Je trouve que la manière dont Mikhaël filme le Paris d'aujourd'hui est très belle. Il voulait tourner dans la rue, avec très peu de figuration, de manière quasi documentaire parfois. Comme Rohmer, Mikhaël ancre ses films dans les lieux et j'aime beaucoup ça.

David doit apprendre à s'occuper de cette petite et, dans le même temps, Léna lui demande de faire une trajectoire inverse avec elle : la laisser seule avec ses difficultés.

Il est absolument compréhensible que Léna ne soit plus dans la disposition de tomber amoureuse mais je trouve ça beau que David n'accepte pas totalement ce qu'il considère

comme une deuxième injustice après celle d'avoir perdu sa sœur : cet amour naissant stoppé dans son élan par l'attentat. Leur histoire d'amour venait de commencer et j'imagine qu'elle se serait déroulée de manière tout à fait normale si ce drame n'était pas arrivé.

Il y a beaucoup de non-dits entre Léna et David, ils sont pris chacun dans leurs soucis. Mais au moment où il lui rend visite chez sa mère, il a vraiment décidé de dire ce qu'il a sur le cœur, de prendre les choses en main, de ne plus subir la frustration d'avoir été arraché à cette histoire d'amour par un événement extérieur, aussi tragique soit-il.

*Propos recueillis par
Claire Vassé*



BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

MIKHAËL HERS est né le 6 février 1975 à Paris. Il étudie en département production à La fémis, dont il sort diplômé en 2004. Il réalise ensuite trois courts métrages remarquables : *Charell* (présenté à la Semaine de la Critique, festival de Cannes 2006), *Primrose Hill* (également présenté à la Semaine de la Critique, festival de Cannes 2007, et primé à Clermont Ferrand) et *Montparnasse* (présenté à la Quinzaine des réalisateurs, festival de Cannes 2009, et lauréat du Prix Jean Vigo). Après *Memory Lane* (festival de Locarno 2010) et *Ce sentiment de l'été* (festival de Rotterdam 2016), ***Amanda*** est son troisième long métrage. Il a été sélectionné dans la section Orizzonti au festival de Venise 2018.



LISTE ARTISTIQUE

DAVID Vincent LACOSTE
AMANDA Isaure MULTRIER
LENA Stacy MARTIN
SANDRINE Ophélie KOLB
MAUD Marianne BASLER
AXEL Jonathan COHEN
ALISON Greta SCACCHI

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE Mikhaël Hers
PRODUIT PAR Pierre Guyard
SCÉNARIO Mikhaël Hers, Maud Ameline
PRODUCTEURS ASSOCIÉS Christophe Rossignon, Philip Boëffard
PRODUCTRICE EXÉCUTIVE Eve François-Machuel
IMAGE Sébastien Buchmann (AFC)
MONTAGE Marion Monnier
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR Lucas Loubaresse
CASTING Marion Touitou (ARDA)
DÉCORS Charlotte de Cadeville
MUSIQUE ORIGINALE Anton Sanko
SUPERVISION MUSICALE Matthieu Sibony (Schmooze)
SON Dimitri Haulet, Vincent Vatoux, Daniel Sobrino
EFFET VISUELS Alain Carsoux
COSTUMES Caroline Spieth
MAQUILLAGE Tina Rovère
SCRIPTÉ Anaïs Sergeant
DIRECTEUR DE PRODUCTION Pierre Delaunay
DIRECTRICE DE POSTPRODUCTION Clara Vincienne

UNE CO-PRODUCTION Nord-Ouest Films, Arte France Cinéma
AVEC LA PARTICIPATION DE Canal +, Ciné +, Arte France
et Centre National du Cinéma et de l'image animée
EN ASSOCIATION AVEC La Banque Postale Image 11,
Manon 8, Indéfilms 6,
Pyramide, MK2 Films
AVEC LE SOUTIEN de La Région Nouvelle-Aquitaine,
en partenariat avec le CNC,
du Conseil Départemental de la Dordogne

DISTRIBUTION FRANCE Pyramide
VENTES INTERNATIONALES MK2 Films

PYRAMIDE
DISTRIBUTION